

LE FIGARO

JEUDI 7 JUIN 2001 (N° 17 674)

CRITIQUE

Sauf peut-être en rêve

THÉÂTRE

« Les Cantates »
de François Tanguy

Frédéric Ferney

François Tanguy a la grâce d'embellir la vie de jours que nous n'avons pas vécus, sauf peut-être en rêve. Au commencement (car, chez lui, tout est commencement), il y a souvent un homme ou deux, assis sur une chaise, de face ou de dos, témoins inertes, humbles spectateurs du monde, convives d'une impassible catastrophe, et qui se taisent ou qui se murmurent des abîmes secrets dans une langue rien qu'à eux, exprès, par exemple du norvégien.

Ce qu'on admire des comédiens : leur pudeur et leur abnégation. Ce qu'on voit : une immense solitude. La solitude, ce n'est pas d'être privé d'amis ; c'est une relation au temps, une expérience intense et véritable de la durée. Exister, seulement exister, là, maintenant. Qui sont-ils ? Personne. Des figurants, des pions souverains sur l'échiquier du désastre, et qui, comme nous, se croient quelqu'un. Reines en songe, rois déchus, la couronne de guingois sur la tête, intendants d'un royaume oublié, vestiges d'une humanité défunte, qui s'escriment à déplacer sans trêve des chaises et des tables. Où sommes-nous ? Dans une salle de classe, peut-être. Canular monarchique dans un collège enchanté.

De la matière du théâtre ne subsiste que l'apparat dévoyé et sublime, les haillons, les miettes. Les

piètres atours : cols en fraise, armures, glaives, brocards, bicornes et masques de papier. Les tirades : Euripide, Goethe, Shakespeare, dans un melting-pot de langues. Parfois, au contraire, ce sont Pavese, Kierkegaard ou Le Tasse, seulement des mots, des bribes, qui s'invitent sur la scène.

De cette grammaire perdue, de ce fatras baroque et crépusculaire, naît le sentiment, la sensualité d'un éternel effroi. Tanguy accueille l'impalpable péril au-dedans des choses. La beauté d'un fruit qu'on regarde sans tendre la main. La noblesse désespérée d'un duel avec le néant. Par moments, pas toujours, il touche sa cible, avec je ne sais quelles flèches de sauvagine, je ne sais quoi de forain, d'enfariné, de burlesque, sous la lenteur et l'emphase tragique.

On peut naturellement répudier la fascination ou l'extase qu'exige du spectateur ce genre de spectacle et n'y déceler qu'un faible songe, une creuse hyperbole, une divagation de brocanteur vaincu par la dyslexie. On peut n'être pas dupe de la somptueuse hégémonie du son qui arrache tout : une cantate de Bach ou Haendel, à fond la caisse, vous hisse la scène la plus nulle à la hauteur de la Genèse. C'est un procédé un peu facile dont Godard, entre autres, est friand.

Mais Tanguy a le mérite d'émanciper le théâtre de ses rites, de son baratin, de sa substance vaniteuse ; il en garde l'essence ; il pulvérise les simagrées de la représentation puis, ayant réduit le théâtre en cendres, il en extrait une poussière bénéfique. Il y a tant de spectacles malhonnêtes. Tanguy

assume fièrement d'errer parmi les pots cassés d'une perpétuelle répétition. Pas de fausse monnaie mais d'authentiques vestiges ; il préfère la vérité, même infirme, même brisée, à de parfaits mensonges.

On songe à Henri Michaux : « On pourrait croire à des gestes, à l'algèbre des gestes arrêtés dans un cataclysme pompéien. Mais aucune trace de cataclysme. Au contraire une étrange immobilité, et partout dans le Spectre même de la puissance la succession effroyable du Vide. » Ne me demandez pas ce que cela veut dire car cela ne « veut » rien, ni dire ni autre chose, mais il y a un peu de cela. On applaudit d'instinct moins le choc que le combat, les confins d'une bataille.

Odéon-Théâtre de l'Europe, à 20 h. Jusqu'au 17 juin. Les représentations ont lieu sous la tente du Théâtre du Radeau, dans le Jardin des Tuileries. Tél. 01.44.41.36.33.